

# *Les genêts*

*Ce frais matin tout à fait sobre*

*De vent froid, de nuage errant,*

*Est le sourire le plus franc*

*De ce mélancolique octobre.*

*Lumineusement, l'herbe fume*

*Vers la cime des châtaigniers*

*Qui se pâment – désenfrognés*

*Par le soleil qui les rallume.*

*Les collines de la bruyère,*

*Claires, se montrent de plus près*

*Leurs dégringolantes forêts*

*Semblant descendre à la rivière.*



*Celle-ci bombe, se balance*

*Et huileusement fait son bruit*

*Qui s'en va, revient, se renfuit,*

*Comme un bercement du silence.*

*Le vert-noir de l'eau se confronte*

*Avec le bleu lacté du ciel*

*À travers la douceur de miel*

*D'un air pur où le parfum monte :*

*Un arôme sensible à peine,*

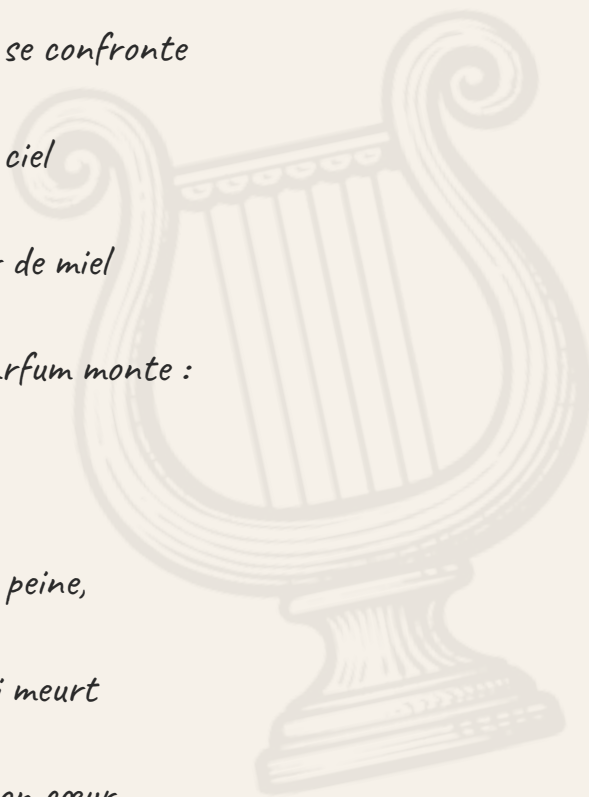
*Celui de la plante qui meurt*

*Exhalant sa vie et son cœur*

*En soufflant sa dernière haleine.*

*Or, dans ces fonde où l'on commence*

*À voir, des buissons aux rochers,*



*Des fils de la Vierge accrochés,*

*Rêve un clos de genêts immense.*

*Ils épandent là, – si touffue,*

*En si compacte quantité !*

*– Leur couleur évoquant l'été,*

*Qu'ils cachent le sol à la vue.*

*Ils ont tout couvert – fougeraies,*

*Ronce, ajonc, l'herbe, le chiendent.*

*Sans un vide, ils vont s'étendant*

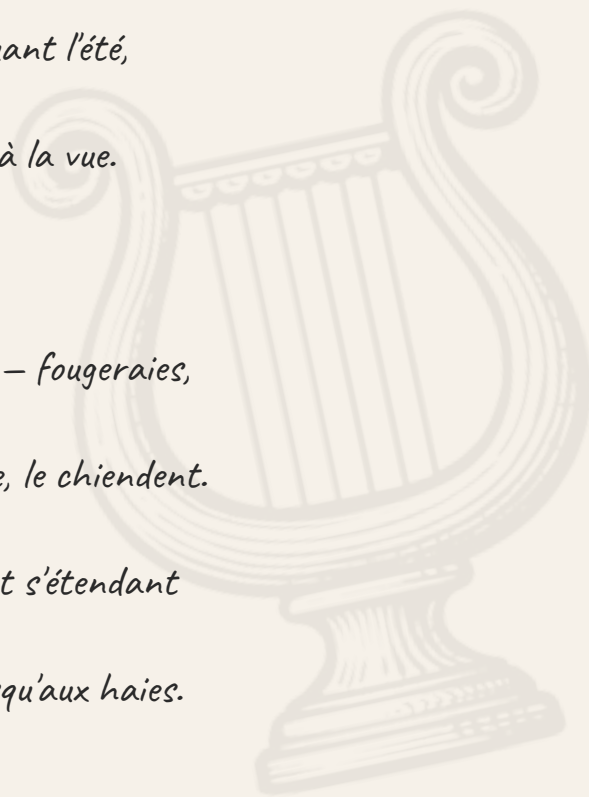
*Des quatre cotés jusqu'aux haies.*

*A-t-il fallu qu'elle soit grande*

*La solitude de ce val,*

*Pour que ce petit végétal*

*Ait englouti toute une brande !*



*Promenoir gênant, mais bon gîte,*

*Abri sûr, labyrinthe épais*

*Du vieux reptile aimant la paix*

*Et du lièvre qu'une ombre agite !*

*Leur masse est encore imprégnée*

*Des pleurs de l'aube : ces balais*

*Montrent des petits carrelets*

*En fine toile d'araignée.*

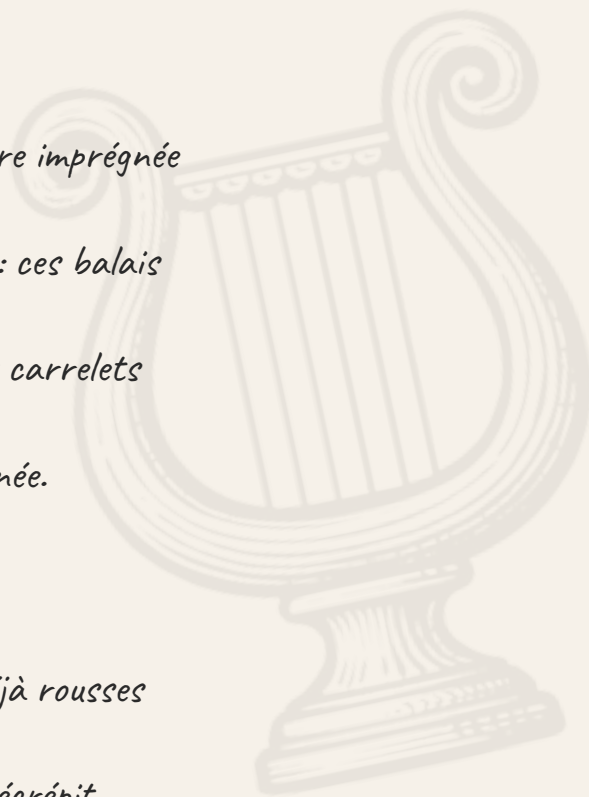
*Parmi ces teintes déjà rousses*

*Du grand feuillage décrépît*

*Ils sont d'un beau vert, en dépit*

*Du noir desséché de leurs gousses.*

*Leur verdoisement est le contraire*



*De celui du triste cyprès :*

*Il n'évoque pour les regrets*

*Aucune image funéraire ;*

*Et pourtant, que jaune-immortelle*

*Leur floraison éclate ! Alors,*

*Tout bas, ils parleront des morts*

*Aux yeux du souvenir fidèle.*

*Ayant picoté les aumônes*

*Du bon hasard, dans les guérets,*

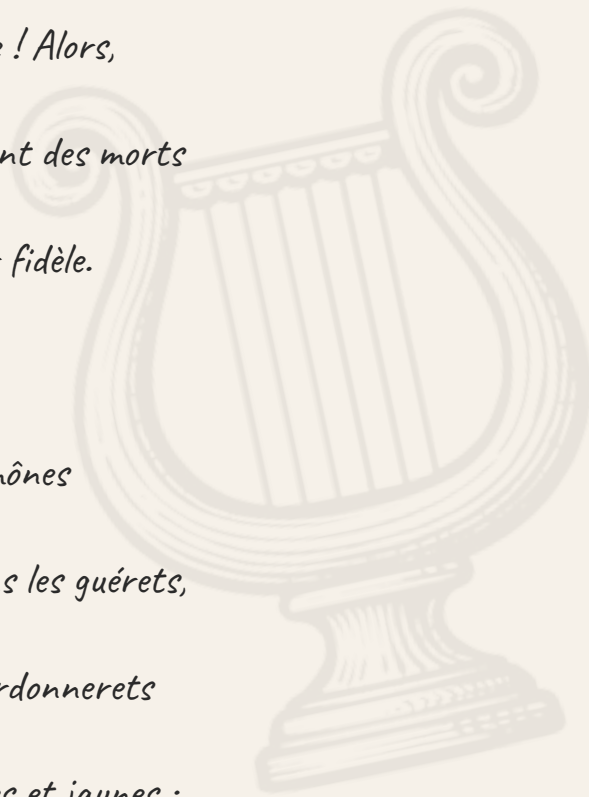
*Les pinsons, les chardonnerets*

*S'y mêlent rougeâtres et jaunes ;*

*Et souvent, aux plus hautes pointes,*

*Dans un nimbe de papillons,*

*On voit ces menus oisillons*



*Perchés roides, les pattes jointes.*

*Mais le soleil qui se rapproche*

*Perd sa tiédeur et son éclat.*

*Déjà, tel arbre apparaît plat*

*Sur le recul de telle roche ;*

*Toute leur surface embrumée*

*De marécageuse vapeur,*

*De leur extase inanimée.*

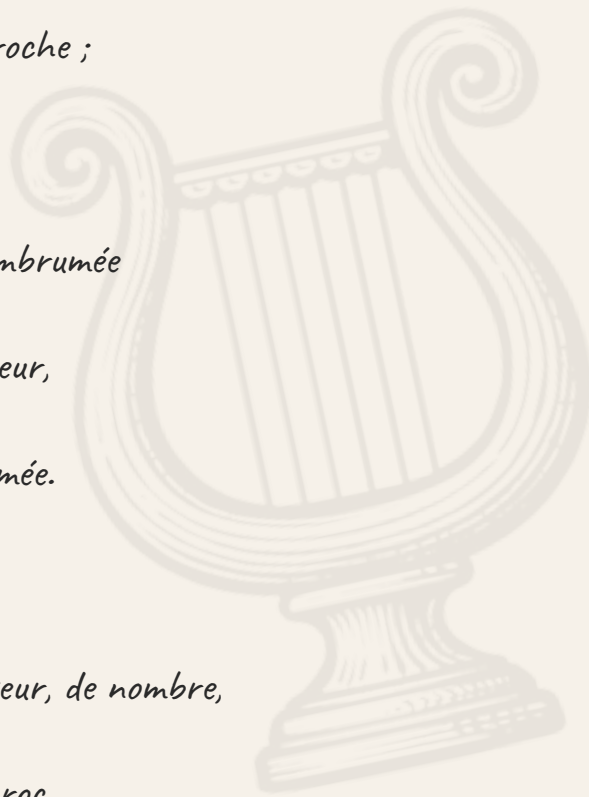
*Monstrueux de hauteur, de nombre,*

*Dans ce paysage de roc,*

*Ils sont là figés, tout d'un bloc,*

*D'air plus monotone et plus sombre.*

*En leur vague entour léthargique*



*Ils prennent, sous l'azur dormant,*

*Un mystère d'enchantement,*

*Une solennité magique.*

*Voici qu'avec le jour plus pâle*

*À droite, à gauche, on ne sait où,*

*Sur les bords, au milieu, partout,*

*On entend le chant bref du râle :*

*Et c'est d'une horreur infinie*

*Ce cri qui souterrainement*

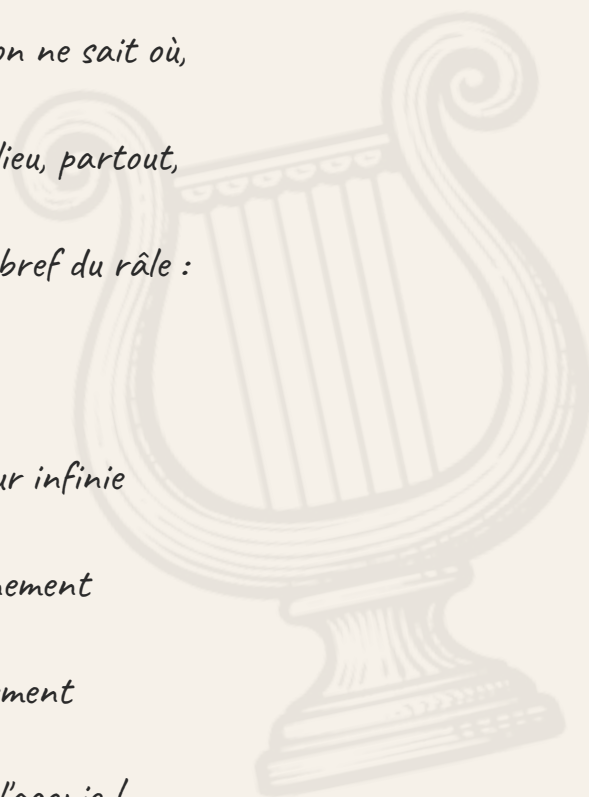
*Contrefait le respirement*

*D'un être humain à l'agonie !*

*Puis le ciel baisse à l'improviste,*

*Devient noir, presque ténébreux.*

*Les genêts s'éteignent. — Sur eux*



*La pluie avorte froide et triste.*

*Et le vent gémissant lugubre,*

*Au soir mauvais d'un jour si beau,*

*Emporte dans l'air et sur l'eau*

*Leur odeur amère et salubre.*

*Maurice Rollinat (1846-1903)*

